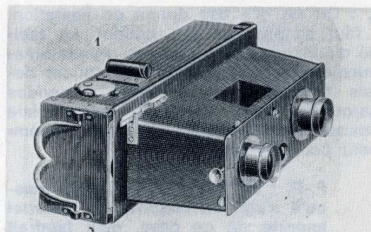
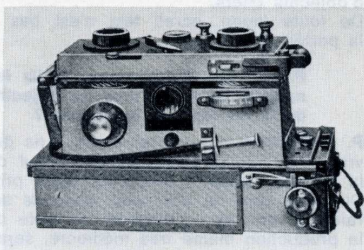


devenez Collectionneur

Un grand constructeur français : JULES RICHARD



Premier Vérascope 45 × 107 de 1835



Vérascope 45 × 107 à mise au point



Le Glyphoscope

Dans cette série d'études sur les grands fabricants français d'appareils photographiques, nous avons déjà vu les noms de Krauss et de Gaumont. Voici aujourd'hui celui de Jules Richard qui fait partie de cette pléiade qui assura à la France au début de ce siècle la place prépondérante sur le marché photographique qu'occupe aujourd'hui par exemple le Japon. Car il faut qu'on le sache, nous avons eu longtemps dans ce domaine, la première place. Je me suis amusé récemment à calculer en feuilletant le magnifique ouvrage de Michel Auer « Histoire illustrée de l'appareil photographique », que jusqu'en 1914, plus de la moitié des appareils représentés sont des modèles français. Or parmi ces grands noms, celui de Jules Richard est peut-être celui qui affirma le plus dans le monde entier la qualité de nos produits. Son Vérascope fit le tour du monde, et pendant plus de trente ans s'affirma comme le plus solide et le plus fiable de tous les appareils d'amateur. Nous en parlerons tout à l'heure.

Jules Richard est né en 1848, et rien ne semblait particulièrement le destiner à la photographie car son père possédait un petit atelier où se fabriquaient des appareils de mesure, notamment des baromètres anéroïdes. Ce fut vraiment son goût personnel qui l'attira vers notre branche. Il raconte lui-même dans l'Annuaire de la Photographie de 1897 qu'à l'âge de 21 ans, en 1869, il construisit son premier appareil photographique pour son seul usage personnel. 1869, c'est le second Empire, c'est l'ère du collodion, dont Yvan Christ dans un récent article nous a fait connaître les maîtres. Mais à côté de ces grands artistes, il y avait comme toujours, la foule des photographes professionnels qui travaillaient pour vivre, et celle des amateurs enthousiastes. Et pour pratiquer le collodion, je vous assure qu'il fallait qu'ils le soient. Le procédé en lui-même n'avait

rien de véritablement difficile, il demandait surtout du savoir-faire et la connaissance de nombreux tours de main. Les professionnels qui répétaient chaque jour ces mêmes gestes devenaient vite extrêmement habiles, et les chefs-d'œuvre qu'ils ont laissés en témoignent. Pour l'amateur qui ne pratiquait le procédé qu'à l'occasion, il en allait tout différemment. Voici en quelques lignes en quoi il consistait, et comment on faisait une photo sur collodion humide. Le collodion est une dissolution de coton-poudre dans un mélange d'éther et d'alcool. Jusque-là c'est très simple, mais les meilleurs auteurs de l'époque, comme Van Monckoven, vous disent de vous méfier de la qualité du coton-poudre du commerce et qu'il est bien préférable de le fabriquer soi-même en trempant du coton dans un mélange d'acide sulfurique et d'acide nitrique. C'est là que les difficultés et le danger commencent, car la photographie était à l'époque un art qui pouvait être périlleux. En effet, le coton-poudre ou pyroxile est d'un maniement délicat : il prend feu avec une extrême violence à l'approche d'une flamme, et possède un pouvoir explosif bien plus élevé que la meilleure poudre de chasse. Mais enfin, supposons que nous sommes arrivés à préparer sans dommages notre coton-poudre, puis à le dissoudre dans le mélange d'éther et d'alcool, nous avons maintenant notre collodion sous forme d'un liquide sirupeux, auquel il faut encore ajouter une solution d'iodure d'ammonium et puis qu'on laisse reposer quelques jours.

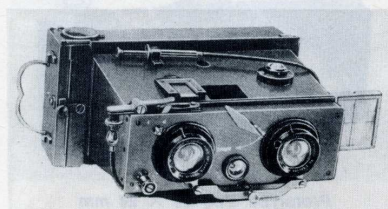
Mais ceci fait, nous ne disposons là que d'un support ne possédant aucune sensibilité à la lumière. Il va falloir le sensibiliser au moyen d'une solution de nitrate d'argent avant de pouvoir s'en servir. Ce serait chose facile si l'auteur ne nous redisait pas que la qualité du nitrate d'argent

du commerce est très discutable et qu'il est impératif de le faire soi-même avec des écus de cinq francs. C'est très simple... : Dans un creuset en porcelaine, vous mettez mariner l'effigie de Napoléon III dans de l'acide nitrique, vous portez le tout sur un petit fourneau, et au bout de quelques heures vous obtenez avec 20 francs de pièces monnayées 135 g de nitrate d'argent sur lequel vous ne pouvez avoir de soupçons !

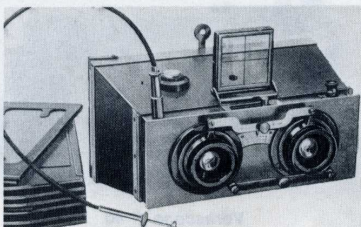
Notez bien que tout ceci n'est que préliminaire, c'est maintenant qu'il va falloir faire preuve d'adresse et de rapidité, car il faudra qu'il ne s'écoule pas plus de cinq minutes, souvent même moins pendant la chaleur de l'été, entre l'instant où 1° vous aurez étendu votre collodion sur une plaque de verre; 2° versé sur celui-ci le bain d'argent; 3° placé votre plaque mouillée dans le châssis; 4° introduit celui-ci dans l'appareil, exécuté la prise de vue, dont bien sûr tous les éléments, mise au point, cadrage, etc., doivent être faits d'avance, et enfin commencé le développement. En effet le collodion, dont nous dit l'auteur « la sensibilité est exquise » ne conserve cette rapidité que tant qu'il est humide. Dès qu'il a séché, il n'en reste presque rien. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le procédé se nomme collodion humide, et qu'on appellera plus tard les premières plaques au gélatino-bromure : plaques sèches, pour bien signaler au public qu'on a tout loisir de les utiliser longtemps après leur fabrication et leur dessiccation.

Le développement des images au collodion s'opère très rapidement en versant sur la plaque une solution de sulfate de fer ou d'acide pyrogallique. Après rinçage il faut la fixer, et attention, là aussi, danger. Car on emploie pour ce faire le cyanure de potassium qui est un poison des plus violents. On pourrait également employer notre banal hyposulfite,

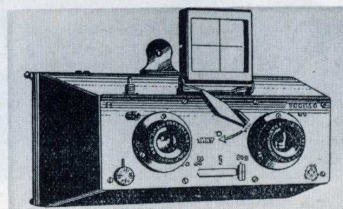
bien que de construction banale, fort difficiles à découvrir, car Jules Richard les abandonna très vite au profit de son VÉRASCOPE 45 × 107 mm, qui connut lui, près de quarante ans de succès ininterrompu, et fut livré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Le premier modèle, celui de 1895, le seul à être rare, se distingue facilement des suivants par son viseur tubulaire placé sur le magasin. Le VÉRASCOPE fut une véritable révolution à l'époque, d'abord par son très petit format de 4 × 4, alors que le cliché moyen en 1900 mesurait 13 × 18 cm. Jules Richard nous dit d'ailleurs que seul le grain encore bien grossier des premières plaques sèches l'avait fait s'arrêter à ce format, et que sans cela, il aurait fait son appareil encore plus petit. Ce modèle initial fut livré avec un équipement très simple : objectif rectiligne et obturateur pose et instantané. Il est entièrement construit en cuivre argenté, oxydé et verni, et peut servir de stéréoscope, simplement en remplaçant le dépoli par la diapositive sur verre. Cette réversibilité de l'appareil devra être abandonnée, quand petit à petit le VÉRASCOPE se perfectionnera. Mais Richard en fera l'atout majeur d'un autre modèle que nous verrons plus loin. Il n'est pas possible ni sans doute très passionnant de passer en revue toutes les modifications successives que connut le VÉRASCOPE 45 × 107 pendant les quarante ans de sa durée. Pendant longtemps une de ses caractéristiques principales fut d'avoir une mise au point fixe, réglée sur l'hyper focale et donnant net de 6 m à l'infini. Il fallait pour les sujets plus rapprochés coiffer les objectifs d'une paire de bonnettes. Système assez primitif et source d'erreurs fréquentes. C'est pourquoi en 1925, Richard sortit un nouveau VÉRASCOPE très perfectionné, à mise au point réglable jusqu'à 1 m, et doté d'un nouvel obturateur « Chronomos » allant au 400°. De plus, un petit retardateur nommé



Vérascope 7 × 13 classique



Vérascope 7 × 13 « Simplifié »



Stéréo 6 × 13

mais les professionnels ne l'aiment pas car il agit plus lentement et s'élimine plus difficilement. Presque tous utilisent allègrement ce dangereux produit dont quelques gouttes sont mortelles. Van Monckoven, dans un très curieux passage nous dit d'ailleurs que « l'on finit par s'acclimater à ses effets ». Acceptons de le croire les yeux fermés, plutôt que de tenter sur nous-mêmes les possibilités de cette acclimatation !

Mais je m'aperçois que cette digression sur le collodion humide nous entraîne très loin de Jules Richard. Elle nous y ramène cependant puisqu'elle nous prouve qu'il fut dès l'âge de 20 ans un passionné de photographie, et que cela était plus méritoire que de pratiquer de nos jours la diapositive « développement compris ». Et nous comprenons mieux qu'il y consacra ensuite la majeure partie de son activité.

Les Richard étaient quatre, et la société prit le nom de Richard Frères, avec les initiales « RF », à ne pas confondre avec République Française. Par la suite quand Jules Richard resta seul, il garda ce sigle que l'on voit figurer sur presque tous ses appareils. Les premiers modèles de sa fabrication, aux environs de 1890 s'appelèrent HOMEOSCOPE. C'étaient des jumelles stéréo très classiques, exécutées dans les formats 6 × 13 et 8,5 × 17 cm. Moi qui n'entends pas le grec, je croyais naïvement que ce terme homéos, était une racine hellénique dont je ne cherchais d'ailleurs pas à connaître la signification, mais je viens tout récemment d'apprendre par un article de G. Bélières dans le bulletin du Stéréo-Club, que M. Homéos était un collaborateur de Richard et que le Grec n'avait rien à voir dans cette appellation. Ces Homéoscopes, premiers appareils signés du nom de Richard et construits en bois gainés de cuir, sont aujourd'hui,

« Cunctator », indépendant de l'appareil s'adaptait à tous les VÉRASCOPIES, et permettait d'opérer à retardement jusqu'à trente secondes. Quand la vogue du film souple commença à concurrencer sérieusement la plaque de verre, Richard sortit pour son appareil un magasin à pellicule extrêmement soigné, et dans lequel une planéité parfaite est obtenue par la pression du film contre une glace. Malheureusement, il choisit pour la plupart de ces magasins, non pas la pellicule 127 utilisée par le Vest-Pocket et répandue dans le monde entier, mais la pellicule n° 121 de Kodak qui ne donnait que 6 poses 4 × 6,5, qui fut toujours d'approvisionnement difficile, et a disparu depuis très longtemps. Ce qui fait que les magasins qui l'utilisent ne peuvent plus servir et que cela leur enlève beaucoup d'intérêt.

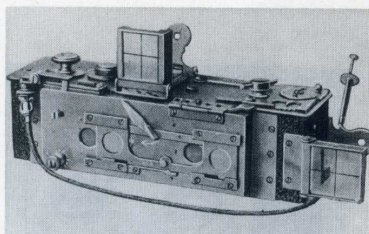
La construction de haute précision de ces VÉRASCOPIES leur faisait atteindre des prix extrêmement élevés : sachez qu'en 1910, équipé d'objectifs Zeiss ouverts à f/8, ils étaient tarifés 500 francs-or (25 louis). Si vous connaissez le cours actuel de la pièce d'or, vous voyez à quel chiffre énorme cela correspond aujourd'hui. Richard se rendait compte qu'avec de tels tarifs il ne pourrait pas toucher la clientèle modeste, et c'est pour cette raison qu'il sortit en 1907, pour 35 francs seulement son GLYPHOSCOPE qui lui aussi, fit le tour du monde, et attira aux joies de la stéréo un grand nombre de débutants aux moyens limités. Le Glyphoscope classique est construit en « ivoirine » noire, sorte d'ébonite moulée, et contient en lui-même tout ce qu'il faut pour pratiquer la photo en relief. En effet l'obturateur placé à l'avant s'enlève instantanément et transforme l'appareil en stéréoscope dont les oculaires sont les deux lentilles qui ont assuré la prise de vue. L'immense majorité des Gly-

phoscopes est du format 45×107 , original et créé par Richard, et ceux-ci, très nombreux, n'ont qu'une valeur de collection bien faible. Mais il en existe également en 6×13 , infiniment moins courants, et l'exécution en matière plastique pouvait pour un supplément minime être remplacée par du bois gainé.

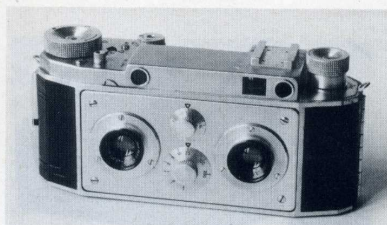
Comme je viens de vous le dire, le format 45×107 fut créé en 1895 par Jules Richard, il s'imposa très rapidement, non seulement en France mais à l'étranger où tous les grands fabricants réalisèrent des modèles de ce format. Dix ans après, en 1905, Richard entreprit de renouveler l'opération, en sortant un gros Vérascope de format 7×13 , à la suite d'un référendum effectué au Stéréo-Club, et qui avait déclaré que ce format était le plus rationnel que l'on puisse inscrire sur la longueur de 13 cm, correspondant à l'écartement normal des yeux. Contrairement au format 6×13 déjà très répandu, les deux vues sont rigoureusement carrées et cela semble plus logique. Hélas, la justesse de raisonnement des amateurs et l'inertie des fabricants m'ont souvent fait penser au pot de terre et au pot de fer. La résistance des fabricants de plaques au nouveau format fut telle qu'elle fut la cause de l'échec quasi total de ce nouveau Vérascope, dont on ne parvenait que très difficilement à se procurer les munitions. A tel point que très vite Richard le modifia pour qu'il put employer également les classiques plaques 6×13 quand l'approvisionnement en 7×13 était impossible. Il existe deux principaux modèles de ces gros Vérascopes. Le plus classique est l'extrapolation du 45×107 avec tous ses perfectionnements, et aussi, sorti beaucoup plus tard, un « VÉRASCOPE 7×13 SIMPLIFIÉ » de forme tronco-pyramidale.

dû à un écoulement difficile des stocks plutôt qu'à une demande renouvelée. Si les amateurs des années 20 ne s'emballèrent pas pour l'Homéos, les collectionneurs à l'heure actuelle réagissent tout différemment, et il s'agit certainement là du modèle Richard le plus recherché.

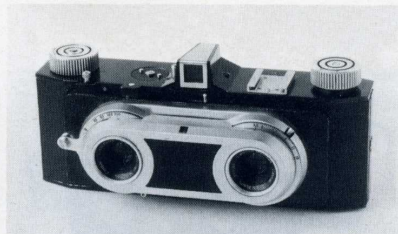
Le grand fondateur de la firme, Jules Richard disparut en 1930, mais il avait auparavant transformé sa maison en société anonyme, et son décès n'en marqua pas la fin, loin de là. Cependant il faut reconnaître qu'entre sa mort et 1940, dix ans s'écoulèrent qui semblèrent bien être le chant du cygne de ce qui était jusque-là une des premières marques françaises. La vogue de la stéréo, trop longtemps restée fidèle aux plaques de verre, voyait comme ces dernières, ses disciples se raréfier chaque jour, et la génération des appareils modernes : Leica, Contax, Réтина, Rollei, Exakta et cent autres, tous nés pendant cette décennie, avec leurs chromes rutilants, leurs objectifs interchangeables, leurs téléobjectifs couplés, achevait de donner aux stéréos à plaques l'allure d'ancêtres démodés. Il fallait vraiment faire autre chose que ce qu'on avait fait jusqu'alors, pour lutter avec ces chefs-d'œuvre de la technique moderne. Et ce fut encore une fois la maison Richard qui prit l'initiative en ce domaine et qui, dès 1938 mit au point son fameux VÉRASCOPE F 40. La guerre survint à l'automne suivant et en retarda la sortie commerciale jusqu'au retour de la paix en 1945. Mais à partir de ce moment ce fut à nouveau le succès complet tant en France qu'à l'étranger. Le VÉRASCOPE 40 fut considéré, et il l'est toujours aujourd'hui, comme le plus beau, le plus fini, et le plus robuste des appareils stéréoscopiques modernes. On adopta pour lui le film 35 mm en cartouches standard, sur lequel



Homéos sur film 35 mm



Vérascope F 40



Prototype d'un 24×24 mm

Devant l'échec du 7×13 , Richard finira par revenir comme les autres, au 6×13 , standard, et ces deux modèles seront remplacés respectivement par un Vérascope de ce format et le STEREA qui remplacera la version simplifiée. Inutile de dire, je crois, que les collectionneurs attachent beaucoup plus d'intérêt à ces modèles rares qu'aux 45×107 si réussis mais si répandus.

Nous avons vu qu'en 1895, Jules Richard avait délibérément opté pour le petit format en créant le Vérascope. Dès 1913, il alla encore plus loin, et avec L'HOMÉOS, il fut le premier à envisager la stéréoscopie sur film ciné de 35 mm. L'HOMÉOS donne des images mesurant 19×24 mm et permet environ 40 couples par film. Bien entendu, pour respecter l'écartement des yeux, chaque image d'un couple est séparée de l'autre par deux images appartenant aux suivants. A cette époque où la plaque de verre était reine, on avait la plus grande méfiance pour la planéité que l'on pouvait obtenir avec le film, et c'est pourquoi nous retrouvons dans l'Homéos, la glace sur laquelle le film est pressé pendant la prise de vue. Pour un si petit format, c'est sans doute une précaution excessive. L'Homéos comme la plupart des Vérascopes est à mise au point fixe. Les objectifs Tessar Krauss, ou Optis 4,5 de 28 mm étant réglés une fois pour toutes, il faut employer des bonnettes pour les sujets rapprochés. L'obturateur à guillotine permet des temps de pose du 1/15 au 1/150 de seconde. Le film perforé permet un avancement automatique avec blocage et compteur. Très en avance sur son temps, trop en avance, l'Homéos, comme tous les appareils qui avant le Leica voulurent utiliser le film 35 mm ne connut qu'un très mince succès, et s'il figure pendant assez longtemps sur les catalogues de Richard, cela semble davantage

s'inscrivent les couples de format 24×30 mm, séparés par une image du couple suivant, ce qui fournit sur une bobine de 36 poses 21 couples stéréo, ou si l'on préfère en occultant l'un des objectifs, 42 vues simples. Car le Vérascope 40 passe de la photographie mono à la stéréo, simplement en manœuvrant un bouton qui modifie en même temps l'avancement du film. Ses objectifs sont presque toujours des Flor Berthiot, parfois les Saphir Boyer d'ouverture 3,5 et de 40 de foyer. Le véritable nom de l'appareil étant Vérascope F 40, appellation qui précise donc sa focale. Fini cette fois-ci le réglage fixe de la distance, uniquement modifiable par des bonnettes. La mise au point dans le Vérascope 40 se fait au moyen d'un téléobjectif couplé qui fait se déplacer toute la platine avant, et permet de s'approcher du sujet jusqu'à 60 cm. Possibilité courante de nos jours dans les reflex, mais vraiment exceptionnelle sinon unique avec le téléobjectif couplé. L'obturateur permet par la manœuvre d'un seul bouton un éventail de vitesses allant de la seconde au 1/250. Dès que la pratique du flash devint courante, il fut complété par deux prises synchro séparées, pour le magnésique et l'électronique. Enfin sa finition chromée mat et cuir véritable lui permet de soutenir avantageusement la comparaison avec celle des plus beaux appareils allemands.

La place me manque pour parler ici de tous les compléments dont Richard accompagna toujours ses appareils. Avec les 45×107 et 7×13 ce fut une gamme très complète de stéréoscopes et surtout les fameux TAXIPHOTES, véritables petits meubles permettant l'examen confortable des vues placées dans des boîtes à rainures qui évoquent les paniers interchangeables des projecteurs actuels. Le Vérascope 40, lui est accompagné d'un stéréoscope inverseur à prismes en toit, permettant l'examen